

La créativité dans l'économie de marché

Autor(en): **Vittone, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **59 (2001)**

Heft 2: **XXVIII journée de Mont-Pèlerin : "La concurrence : émulation ou jeu de massacre?"**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-141068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA CRÉATIVITÉ DANS L'ÉCONOMIE DE MARCHÉ

René VITTONÉ

architecte, ancien professeur à l'EPFL

La pratique du métier d'architecte et d'ingénieur se caractérise par l'exercice d'une responsabilité publique et culturelle. L'architecte et l'ingénieur tiennent à la fois le rôle particulier de créateur, garant du beau et celui de manager, garant de l'argent de l'investisseur. Ils inscrivent leur travail dans des conditions sociales et culturelles définies. Ils engagent leur responsabilité et défendent l'éthique de leurs métiers avec les partenaires qui vont partager avec eux la réalisation de l'œuvre.

Comment feraient-ils pour promouvoir la qualité d'une construction, d'une architecture, d'un paysage, si l'éthique de leur conduite et de leur travail, et l'engagement qui en résulte, ne sont plus exigés par leurs semblables et par le législateur, ni enseigné dans les écoles ?

Il ne s'agit pas de lutter pour le privilège d'un statut ou les avantages d'une situation sociale particulière. Il faut défendre l'acte de bâtir comme un acte de responsabilité civile et de créativité sociale. Ceci dépasse quelque peu la comptabilité ou la simple mesure de rendement immédiat.

La créativité et l'imagination

Actuellement, la notion de créativité que l'on confond avec élaboration ou innovation, devient une référence économique où elle n'est plus qu'un schéma général du processus de production. On assimile analogiquement la capacité personnelle de créer à la force de travail et le processus créatif à la séquence des actes de la production, le résultat n'étant alors qu'une quantité produite.

Le modèle économique de la production est évidemment incompatible avec l'esprit visionnaire du créateur. Il propose une représentation où l'objet de la recherche n'est pas dévoilé par un aventurier mais engendré par un travailleur.

Ce modèle exclut également l'imagerie de la révélation: le rapport du travail au résultat n'est plus un rapport transcendant d'ascèse, mais un rapport direct de construction. Le créateur est devenu un producteur et dès lors peut se poser la question de la qualité de ses produits et de leur amélioration éventuelle. Les diverses techniques créatives sont implicitement inspirées de la référence économique et constituent autant de tentatives pour passer de l'artisanat individuel à l'industrialisation. Les économistes et les grands investisseurs découvrent et prônent aujourd'hui l'industrialisation de la construction qui fut l'apanage de l'immédiat après-guerre. Et pourtant, après les expériences des années 50-60, les constructeurs savent pertinemment que le marché suisse est par trop exigü. En introduisant des instruments et des procédés, c'est-à-dire un système méthodologique, une économétrie, les décideurs ne veulent plus laisser la responsabilité de l'innovation à quelques particuliers doués ou chanceux, mais désirent l'organiser systématiquement par la stimulation de la concurrence.

Créer, c'est réaliser ce qui n'existait pas encore.

Mais, pour les économistes, le champ d'application de la créativité est beaucoup plus étendu; ce serait une réponse d'autant plus originale

- qu'elle est plus rare dans la population considérée;
- qu'elle est plus ingénieuse;
- qu'elle associe des éléments de savoir ou d'expérience plus éloignés.

En 1926, Wallas distingua quatre étapes essentielles et intriquées dans tout phénomène de création:

la préparation, l'incubation, l'illumination et la vérification.

C'est évidemment dans l'imagination des solutions et dans l'illumination que réside le cœur du processus créatif, qui se trouve ainsi simplement désigné mais non pas éclairci.

La créativité a souvent été mesurée par des tests, par exemple:

- la tâche d'Euler, où la personne testée doit compléter des damiers par des lettres et des chiffres selon une règle prescrite;
- la tâche de Riguet qui consiste à construire le plus grand nombre possible d'arbres différents à sept branches, sachant que ne comptent pas les figures fermées, que deux arbres ne peuvent pas être symétriques; il y aurait 23 solutions différentes.

C'est typiquement des problèmes qui sont rapidement résolus par l'informatique; alors y a-t-il créativité ou simple utilisation de concepts connus ?

La tâche d'Euler est algorithmique; elle peut être résolue au terme d'opérations spécifiées. L'ordinateur sait parfaitement résoudre ces problèmes. Il en est de même pour mettre en place le fonctionnement d'un bâtiment, si complexe soit-il, par exemple un hôpital, mais ce n'est que de l'organisation fonctionnelle, pas de l'architecture. Il n'y a pas de créativité; ce n'est que résoudre un problème déjà connu.

Dans la logique de l'informaticien ou souvent de l'économiste un problème bien défini est soluble. Toute solution avancée peut être strictement évaluée selon une variable binaire vrai-faux. Le terme de la résolution se laisse ainsi décrire comme un phénomène de tout ou rien; il n'y a pas de cas intermédiaire entre l'adéquation et l'erreur. Les problèmes mal définis, au contraire, admettent une multiplicité de solutions qui peuvent être repérées sur une échelle de qualité relative et non pas une valeur de vérité binaire. La plupart des problèmes pratiques qui apparaissent dans la vie quotidienne sont pourtant des problèmes mal définis: amélioration d'un objet ou d'un dispositif, utilisation nouvelle du déjà connu, exigence intuitive, subjective.

La créativité a longtemps souffert d'un préjugé d'irréductibilité; on a voulu y voir une manifestation par essence incontrôlable, l'effet d'une prédestination, du hasard, du génie.

Dans le secteur des chercheurs scientifiques, la créativité est mesurée par le nombre de publications et de brevets. L'économètre veut recenser différents facteurs susceptibles d'affecter positivement ou négativement, l'exploitation par les scientifiques de leur propre créativité:

- le temps passé sur le thème de recherche
- la coordination dans le groupe,
- la possibilité d'exercer une influence,
- l'implication,
- la communication.

Une enquête menée dans un milieu de l'électronique a permis de discerner l'ordre d'utilisation des sources:

- l'accessibilité de chaque source d'information,
- sa facilité d'utilisation,
- sa qualité technique,
- sa familiarité, le degré auquel le chercheur l'a déjà utilisée durant sa carrière.

Il est évident qu'il y a une forte corrélation entre l'accessibilité d'une source d'information et la fréquence d'utilisation. De même, il y a une corrélation entre la familiarité d'une source d'information et l'estimation de son accessibilité et de sa facilité d'utilisation. Dans leur comportement de prise d'information, les chercheurs ont pour objectif de réduire l'effort que la démarche documentaire peut leur coûter.

Il est vrai que fort souvent, le travail de l'architecte ou de l'ingénieur se limite à ces systèmes routiniers.

L'activité artistique

L'art naît d'une activité fabricante qui exige une adaptation mutuelle des formes inventées, des matériaux d'accueil des formes, et des techniques de réalisation. L'effet secondaire de l'art, c'est la beauté qui élargit les zones de sensibilité. Sans beauté, il y a désespérance.

Une fois créée, l'œuvre d'art se présente comme une image autonome, dotée de propriétés morphologiques intrinsèques, qui rendent possible son appréhension non seulement comme agréable mais comme belle. C'est le mystère central de l'art, de pouvoir transfigurer des formes individuelles, sources de plaisir pour le sujet qui les imagine, en œuvres susceptibles de provoquer la sensibilité, un jugement esthétique de beauté.

Les arts n'imitent pas directement les objets visibles, mais remontent aux raisons d'où est issu l'objet naturel. Les artistes suppléent aux défauts des choses parce qu'ils possèdent la beauté: Phidias fit son Zeus sans égard à aucun modèle; il l'imagina tel qu'il serait s'il consentait à paraître à notre regard.

Malgré son puissant ancrage personnel, l'imagination est socialisée. Chaque membre d'une société intériorise des images de son environnement culturel, les transforme en imageries privées, en émet de nouvelles, qui par accumulation ou contagion, vont s'agréger à l'imaginaire social en devenir. Cette communication sans fin des images crée entre les hommes une sorte d'intermonde,

à travers lequel, ils s'influencent, ils formulent des projets, des valeurs et du sens, en somme, une culture. L'imagination se révèle comme une activité affective et intellectuelle autonome, qui rejaillit sur l'ensemble des activités théoriques et pratiques de l'homme.

En nous libérant du monde et du temps, l'imagination devient un moyen de penser notre destination éthique. En nous faisant prendre conscience que le réel n'est pas l'idéal, en nous présentant des figures absentes de la vérité et de la beauté du dieu, elle place en nous une insatisfaction originelle en même temps qu'une ligne directrice vers un plus-être. Comme dit Bachelard, l'imagination est promotion de l'être et faculté de surhumanité.

La création architecturale

La création de l'ordre dans un monde changeant et limité est le but recherché de la pensée et des actions de l'homme. C'est une des définitions de l'architecture. Les exigences fonctionnelles impliquent la transformation de l'ordre en une série de règles opérationnelles, en un outil à caractère exclusivement technologique. La principale préoccupation de l'architecte et aussi de l'ingénieur devient dès lors de savoir construire d'une manière économique et efficace, tout en s'interrogeant sur le pourquoi de la construction et sur la justification d'une telle activité dans un contexte socio-économique. L'homme contemporain vit avec l'illusion du pouvoir infini de la raison. Il a oublié sa fragilité et sa capacité à s'étonner, en croyant que tous les phénomènes de ce monde ont déjà été expliqués. Pour beaucoup d'architectes et d'ingénieurs, le mythe et la poésie sont généralement considérés comme synonymes de rêve ou de folie pure et simple, tandis que la réalité est quant à elle, jugée équivalente à des prosaïques théories scientifiques. En d'autres termes, la logique économique a remplacé la métaphore en tant que modèle pour la pensée.

Quoique le dualisme cartésien ne soit plus un modèle philosophique viable, la confiance dans les mathématiques et la logique en tant que seule manière de penser légitime est toujours de mise. Les décisions concernant la planification et l'établissement de villes nouvelles continuent d'être prise sur base de statistiques. La perception immédiate de la réelle qualité d'un espace est négligée, car elle est considérée comme une interprétation subjective, comme une réminiscence de l'urbanisme traditionnel. Peut-être que les constructions actuelles de Berlin permettront de croire à de nouvelles conceptions de l'espace urbain.

Les architectes

Il y a bien des années que les architectes ont commencé leur quête d'une théorie universelle basée sur la vérité rationnelle et absolue. Les informaticiens actuels ne poursuivent-ils pas aussi cette chimère ? Semper tenta de rendre le processus de conception analogue à la résolution d'une équation algébrique. Les variables représentaient les divers aspects de la réalité dont l'architecture avait à tenir compte: la solution étant alors simplement une fonction de ces variables. Cette théorie réductrice est devenue depuis le cadre fondamental de la pratique et de la théorie architecturale, que ce soit lorsque l'on regarde les tentatives plus subtiles d'utilisation des variables psychologiques, sociologiques, ou même esthétiques. Actuellement, des méthodologies de l'informatique sont appliquées à la projection, toutefois sans jamais parvenir à résoudre la question essentielle du sens de l'architecture.

L'architecture moderne prend ses racines dans un processus historique issu de la révolution galiléenne. Vers la fin du 17^e siècle, la philosophie et la science remirent en cause le postulat qui avait été hérité de la cosmologie médiévale. Les artisans et les techniques se trouvèrent libérés de leur traditionnelle association avec la magie. En architecture ceci établit la base d'une approche nouvelle. Les architectes commencèrent à considérer leur métier comme un défi technique résolu par le nombre et la géométrie. Une nouvelle transformation eut lieu aux alentours de 1800, lors de la Révolution française. Il y eut progressivement un véritable divorce entre la foi et la raison. Contestant une quelconque nécessité métaphysique, la pensée scientifique en vint à être considérée comme la seule interprétation, légitime et sérieuse, de la réalité. La géométrie euclidienne fut rendue fonctionnelle. La géométrie et les mathématiques devenaient dès lors des disciplines purement formelles, dépourvues de signification, de valeur ou de pouvoir, excepté en tant qu'instruments, et en tant qu'outils aux desseins technologiques. Cela créa le terrain favorable à l'apparition de l'ingénieur par la création des Ecoles polytechniques.

Une fois adoptés les idéaux de la science positiviste, l'architecture fut forcée de rejeter son rôle traditionnel au sein des autres beaux-arts. Dépourvue d'un contenu poétique légitime, elle se trouva réduite à un processus technologique prosaïque ou à de la simple décoration. Le style se changea en un problème théorique. La recherche obsessionnelle de lois immuables envahit aussi le domaine esthétique. L'Ecole des Beaux-arts a simplement perpétué une tradition académique en France. Après Durand, la transformation a été profonde et l'illusion de la

continuité stylistique, entre les 18e et 19e siècles, a créé une énorme confusion dans notre compréhension de l'architecture moderne. Même aujourd'hui, des architectes qui reconnaissent une affinité entre leur profession et l'art en général, interviennent correctement sur un plan formel, mais ne parviennent pas à comprendre la dimension transcendante de la signification dans l'architecture. Alors comment le demander aux financiers pour qui la seule unité compréhensible est le dollar. Avant 1800, l'architecte ne s'intéressait pas au type ou à l'intégrité d'un langage formel en tant que source de signification. La forme était l'incarnation d'un style de vie, immédiatement éloquent sur la culture et probablement beaucoup plus semblable à un système de gestes qu'à un langage articulé. Aujourd'hui, les architectes travaillent souvent à partir de l'hypothèse absurde que la signification et le symbole sont simplement des produits de l'esprit, qu'il est possible de les fabriquer *a priori* et qu'ils possèdent la certitude du nombre.

L'architecture signifiante fut, pendant les deux derniers siècles, l'exception plutôt que la règle. L'architecture des stériles cités a été assujettie aux paramètres de la technologie, et aucun ornement surajouté ou une quelconque virtuosité formelle ne peuvent restaurer sa signification. Les inventions symboliques sont profondément rejetées dans un monde prosaïque, où seules les valeurs pragmatiques de la construction efficace sont considérées comme réelles. Les architectes voulaient faire le bonheur des gens par un ordre géométrique qui devait représenter l'ordre social. Tandis que la construction est un procédé technologique prosaïque (dérivant directement de la raison économique, d'un diagramme fonctionnel ou d'une règle de combinaisons formelles), l'architecture est nécessairement un ordre abstrait, en soi une métaphore émergeant d'une vision du monde et de l'individu.

La nouvelle économie

Tout le monde ayant un jugement critique sur l'architecture, pourquoi ne pourrai-je pas me permettre d'en avoir un sur l'économie et particulièrement sur la nouvelle économie.

La nouvelle économie a trouvé ses devises: aujourd'hui, vous n'êtes plus à l'abri de devenir riche ! Habituez-vous à devenir millionnaire !

La nouvelle économie se veut globale (accessible dans le monde entier) privilégiant les objets immatériels (information, production intellectuelle); elle est interconnectée grâce à Internet. Le marché potentiel devient illimité, tout

comme les perspectives de croissance et de profit.

Grâce aux valeurs Internet, le Nasdaq a progressé de 400 % en 5 ans. Il apparaît à New York en 1991; en 1994, il dépasse la Bourse de New York en volume annuel de transaction. Comme il y a de plus en plus d'argent à faire au Nasdaq, tout le monde y vient.

Que se passe-t-il dans une famille quand le garçon qui passait pour un cancre parce qu'il vivait devant son ordinateur se met à gagner avec des stock-options plus que son père en une vie de labeur ? Dans ce jeu de l'oie qu'est Internet, où l'on peut se retrouver au fond du puits un jour et un autre jeter les dés de la chance, il y a une case millionnaire. Et si l'on s'arrête dessus, tant mieux ! C'est qu'on l'a mérité, puisque le marché a toujours raison !

On y trouve des sociétés bizarres : par ex. Netj.com mise en bourse fin 98, au début 2000 elle a 12 millions d'actions cotées à 9 dollars. Sur le prospectus remis aux organes de contrôle, elle dit qu'elle n'est pas encore en activité et n'a pas l'intention de s'engager dans quelque activité que ce soit à l'avenir. Le seul souci est la concurrence car d'autres sociétés qui ne font aussi strictement rien, sont plus riches et donc plus dangereuses. C'est légal, pourvu que l'absence de but soit précisée dans le prospectus (que personne ne lit !). Le Nasdaq est encombré de sociétés sans activités sinon celle de ramasser l'argent des cupides ou des étourdis.

Le discours de la nouvelle économie est flou et simpliste; on emploie des faits particulièrement frappants pour les esprits, qu'on extrapole pour prétendre qu'un nouveau modèle s'impose.

Les prévisions sur l'évolution du commerce électronique émanent de cabinets d'études agissant pour le compte de grandes entreprises du secteur. Or ce sont ces chiffres qui fondent l'argumentation du Département du commerce américain et par voie de conséquence de l'OMC.

La nouvelle économie repose à la fois sur la production et la diffusion des nouvelles technologies de l'information et de la communication qui constituent les principaux vecteurs de la nouvelle croissance et sur l'expansion des emplois de service. Elle entraîne un très haut niveau de flexibilité du travail et du marché du travail. Selon les nouveaux économistes, il faut donc en finir avec les anachronismes que constituent les institutions de l'Etat providence et les services publics;

il faut privatiser, réduire les budgets publics, les impôts, le secteur public et les secteurs à but non lucratif, pour confier à des entreprises privées concurrentielles le soin de répondre aux demandes des consommateurs. La protection sociale est confiée aux compagnies d'assurances, l'éducation à des écoles libres pour promouvoir des élitismes assurant la continuité du nouveau système.

Cette économie de marché peut être locale mais son plein épanouissement suppose la mondialisation, en particulier pour la culture, la santé, la formation, c'est-à-dire tous les services construits historiquement en fonction de l'intérêt général et de principes éthiques qui constituent autant de freins à la nouvelle croissance. Les nouvelles technologies de l'information et de la communication ouvrent des perspectives inédites de transformation de l'éducation et de la santé en marchés concurrentiels de services électroniques: enseignement marchand en ligne, auto diagnostic assisté, etc.

La nouvelle économie exige un nouveau mode de gouvernance des entreprises, mettant ou remettant les propriétaires du capital, les actionnaires, aux postes de contrôle des performances, de l'organisation, de la stratégie, du «management». Ne serait-ce pas l'objectif de l'OMC, qui outrepassa sans vergogne les décisions politiques des gouvernements ?

L'enchaînement logique se présente ainsi: la nouvelle croissance est rendue possible par la diffusion des technologies de l'information et de la communication et par la flexibilité du travail. Sur la base de cette croissance, le niveau de vie progresse et la demande de services personnels croît fortement, entraînant de créations massives d'emplois qui résorbent le chômage.

Du côté de l'industrie, les produits nouveaux sont distribués avec une durabilité mesurée, généralement réduite. Dans des écoles commerciales, on enseigne la programmation de l'obsolescence. Par contre, on exige toujours que les constructions durent cent ans et, si possible, sans entretien.

Du côté des services, les difficultés et les incertitudes de ces mesures se multiplient. Qu'est-ce que la croissance et que sont les gains de productivité dans la production de services de conseil, d'enseignement, de santé, d'action sociale, de recherche, de créativité artistique ?

Les certifications ISO évaluent essentiellement la gestion administrative mais jamais la capacité créative ni la qualité des prestations d'un cabinet d'archi-

tecte ou d'ingénieur. Dans ce système, peu importe que la production soit des boulons, des idées ou de l'enseignement; le modèle d'évaluation doit rester le même afin que les technocrates puissent comparer les soi-disant performances de l'activité économique ! L'économètre contrôle, vérifie, met en place des systèmes de mesure, mais il ne crée rien.

L'objectif de la nouvelle économie est de vendre le plus possible, à la limite n'importe quoi, même si c'est virtuel, pourvu que cela rapporte, après, on verra ! Peut-on laisser le dernier mot aux seuls marchands ?

La production de richesses d'un service de maintenance croît-elle avec le nombre d'interventions de dépannage ou de remise en état, ce qui est la solution usuelle retenue par les indicateurs de croissance ou à l'inverse en fonction de sa capacité à réduire le nombre et la gravité des dysfonctionnements ? La production de richesses d'un système éducatif se mesure-t-elle au volume d'heures de cours dispensés, de sessions de formation organisées, ou bien faut-il adopter d'autres conventions évaluant la contribution de ce système au développement de savoirs, de la personnalité et de la socialisation de ses étudiants ?

La nouvelle économie se targue d'innovations permanentes, du développement de nouvelles technologies de l'information et de la communication. Mais, n'oublions pas qu'innover ce n'est qu'introduire quelque chose de nouveau dans une chose établie; ce n'est pas créer.

On pourrait exiger une relativisation de la croissance économique au bénéfice de l'évaluation du développement culturel et social. On passerait d'une stricte économie de la comptabilité des flux et des coûts à une socio-économie du jugement des améliorations d'état, de qualité et de bien-être individuel et collectif.

Or les économètres actuels vantent les mérites de leur nouveau modèle avec les vieux concepts, ceux qui ont permis à l'économie de se présenter comme une science dure édictant des lois techniques comparables aux lois de la gravitation universelle. On n'a pas inventé l'électricité en cherchant à améliorer la bougie.

Ni Bill Gates et ses semblables, ni les fonds de pension, qui interviennent dans la gestion d'un nombre croissant d'entreprises n'ont besoin de concepts micro ou macro-économiques pour contrôler les performances des firmes qu'ils

détiennent. Leurs outils sont des indicateurs de rendement financier ou, comme on dit aujourd'hui, de création de valeur pour l'actionnaire.

Il n'y a jamais eu autant de manifestations culturelles.

La mode est aux festivals de musique. Comme a dit Yvette Jaggi, ces festivals ne sont pas des créations artistiques, c'est du show business. Ce sont des événements culturels mais pas une création artistique.

Egalement, la créativité n'existe pas à Disneyland ou dans d'autres parcs d'attraction. A l'Expo 2000, à Hanovre, il n'y a pas de pavillon des USA car les sponsors Coca-Cola et Mc Donald ont préféré essaimer leurs distributeurs automatiques et leurs restaurants aux quatre coins de l'expo, plutôt que sponsoriser une image intelligente et créative des USA; mais ne serait-ce pas la vérité actuelle ? Evidemment, là encore les économistes nous prouveront que cette exposition était fautive, inutile, puisque le déficit est considérable !

On n'accorde à l'homme que juste ce qu'il faut de culture dans l'intérêt du profit général et du commerce mondial, mais ce minimum on l'exige de lui. L'idéologie hyper festive est venue relayer l'idéologie hyper culturelle. Les festivals se suivent laissant croire à une nouvelle créativité, ce n'est hélas que des phénomènes commerciaux.

Une recherche totalement marchande, soumise aux calculs du marché et aux impératifs de la demande, échouerait à produire la richesse intellectuelle (idées, concepts, méthodes...) sur laquelle se fondent ensuite les innovations pratiques, économiques et sociales. La recherche n'est pas la seule activité qui devrait être concernée par un principe de prudence. Une bonne partie des activités de création artistique, culturelle devrait l'être et exiger à ce titre des subventions et des actions publiques, afin de préserver et d'étendre la variété des idées, des traits culturels, des formes esthétiques, et de contribuer à en enrichir le patrimoine commun.

Un principe de prudence analogue pourrait conduire à exclure du champ de la brevetabilité, et donc de l'échange marchand, les innovations concernant les organismes vivants tels que les semences agricoles, les bactéries, les animaux ou végétaux génétiquement modifiés et les gènes eux-mêmes. Comment peut-on admettre que Pepsi Cola dépose une couleur bleu et Nestlé le mot bonheur !

Un autre aspect pervers engendré par la nouvelle économie est l'intérêt des grands ténors du barreau qui abandonnent la plaidoirie et se reconvertissent dans les affaires financières. Les crimes de sang sont laissés à des seconds couteaux ou à des jeunes loups qui attendent des affaires plus rentables.

C'est sous l'aspect du sacré que la bourgeoisie du siècle dernier envisageait la double entreprise qu'elle s'était donnée pour mission de mener à bien: capitaliser l'espace et capitaliser le temps. Les principaux monuments originaux qu'elle a alors créés, inconnus des époques et des classes précédentes, furent en effet les gares et les musées. On leur donna l'apparence de temples ou d'églises. Les cathédrales modernes que sont les gratte-ciel, représentent la puissance des grandes sociétés industrielles; actuellement, il devient difficile de trouver une expression architecturale symbolique pour des activités virtuelles, insaisissables, impalpables.

En métamorphosant les dirigeants en salariés et les propriétaires en actionnaires, la concentration économique distend le lien entre le propriétaire et son bien; le possesseur d'un titre abstrait perd la volonté de combattre économiquement et politiquement pour une usine qui n'est plus la sienne. On ne se bat pas pour des titres en bourse comme on se bat pour des terres, des maisons, et des fabriques. Pour survivre, insiste Schlumpeter, tout ordre social doit susciter au sein de la collectivité un minimum d'adhésion affective. Or l'atmosphère où baigne le capitalisme a pour effet la destruction des classes sociales qui lui sont précisément le plus utiles. Le système disparaîtra faute de défenseurs. L'individualisme mine la famille et ses assises. Par ailleurs, la rationalisation de la vie privée aboutit au malthusianisme. L'égoïsme raisonné des célibataires sans attaches ou de ménages sans enfants caractérise cette espèce mutilée qu'est l'*homo oeconomicus*.

Le management de l'entreprise qui se veut moderne appelle le personnel *human resources* pensant que ce changement contribuera à le rendre immédiatement plus performant. L'adoption de ce terme est malheureusement souvent synonyme d'une chose plus sournoise: l'adoption de méthodes de gestion du personnel où ce dernier est considéré au même titre de n'importe quelle autre ressource, financière ou matière première.

L'économie qui devrait être l'organisation et la prévision des biens créés n'est plus qu'un organe de gestion immédiate, spontanée, spéculative et par cela erronée.

Quel avenir ?

L'intelligence artificielle serait l'avenir de l'homme. Mais quel algorithme saura jamais traduire les miroitements d'un lac en automne, le galbe d'un sein, la rumeur de la mer, le filet de vinaigre de framboise sur le foie gras poêlé, l'odeur de la terre mouillée en mars !

Je rejoins ici les propositions de Jean Gadrey dans sa *Nouvelle économie, nouveau mythe ?*

On pourrait instituer d'autres contre modèles: un développement social évalué contre la croissance économique maximale; des technologies de l'information mises au service du développement humain plutôt qu'orientées par les marchés financiers et utilisées pour renforcer le contrôle des comportements professionnels et privés; une société de services solidaire et humaniste contre la société de services techniciste; la flexibilité organisationnelle et la mobilité du travail sur la base de statuts professionnels durables contre la flexibilité dualiste et excluante; des marchés socialement contrôlés et limités dans leurs prétentions hégémoniques contre des marchés dérégulés; la reconnaissance de la véritable qualité du patrimoine construit contre la spéculation foncière.

Les intellectuels et les chercheurs en sciences sociales peuvent contribuer à cette construction de contre-modèles. D'abord, au titre de la critique scientifique des fausses évidences et des mythes de la nouvelle économie, des nouvelles technologies, de l'économie de marché et de l'analyse de leur mode de diffusion ou d'imposition. Un deuxième domaine d'intervention scientifique possible est celui de la mise en évidence empirique et théorique d'alternatives crédibles, en prenant appui sur des expériences existantes, et en faisant la démonstration qu'avec d'autres règles du jeu ces modèles socialement préférables, aujourd'hui brimés et dominés, pourraient se diffuser. Il ne s'agit pas d'un nouveau modèle théorique du grand soir mais d'une meilleure connaissance scientifique du

présent, là où des individus, des groupes et des organisations se battent à contre-courant du néolibéralisme financier et des guerres fratricides qui, souvent, ne sont financées que pour des raisons économiques. Un autre domaine de contribution des scientifiques est celui de la définition de nouveaux outils de pilotage économique et social, de gestion des organisations, de régulation des marchés et d'évaluation des performances économiques, sociales et aussi artistiques. Enfin un véritable nouveau " management " ! Il faudrait accorder une priorité à des objectifs de bien-être individuel et collectif, des possibilités de créativité, de qualité du travail, de cohésion sociale.

Pourquoi ne pas associer différentes disciplines pour établir un débat social, politique et scientifique qui pourrait s'appuyer sur les acquis sociaux, les indicateurs de bonheur humain et de développement durable ?

Certes, une telle orientation remettrait profondément en question l'économiquement correct des spécialistes de la gestion, leurs concepts, leurs méthodes et leurs modes d'intervention dans le débat public.